

LA PARTITION INVISIBLE DU GRAND ORCHESTRE MEDIATIQUE

9- Le journalisme peut-il traiter la complexité ?

Par Marc Sinnaeve*

Les contraintes qui s'exercent sur le travail journalistique génèrent une valorisation toujours plus pressante du traitement *événementiel* de l'actualité¹. Sous cette lumière, celui-ci peut être appréhendé comme une sorte de parade, inconsciente, de la profession face à la complexité du monde.

En raison des contraintes du traitement de l'événement à chaud, les journalistes sont amenés à cadrer celui-ci dans un angle souvent ultra resserré. Pour s'en sortir, ils vont avoir recours spontanément au précédent, à l'analogie superficielle ou à l'explication fourre-tout. En tout état de cause, ils ne pourront pas déployer beaucoup de nuances ou de distinctions, dont la subtilité risquerait de toute façon de leur être reprochée par leur hiérarchie.

D'autant que les stratégies éditoriales viennent redoubler les effets des contraintes originelles sur un travail journalistique souvent sans perspective ni rétrospective. Le plus souvent, dans les entreprises médiatiques, l'important est de transmettre aussi vite que les concurrents ; le message, ce n'est pas le contenu, c'est la force et

vitesse de diffusion de celui-ci. Pour citer Edgar Morin : « *L'urgence occulte l'essentiel alors que l'essentiel est devenu urgent.* »²

Dans un contexte d'*opulence informationnelle*, d'immédiateté et de multiplication des tâches exigée des journalistes, les nouvelles sont plus difficiles à trier, à ordonner et à mettre en relation, en contexte ou en perspective. Ces démarches constituent, pourtant, à la fois la définition de l'intelligence, et la condition de l'intelligibilité de tout message.

Se pose, en conséquence, ici la question de la capacité de l'information journalistique de prendre en charge, *malgré tout*, la complexité du réel.

Par *complexité*, selon le philosophe Edgar Morin, il faut entendre non pas le caractère de ce qui est compliqué, difficile, embrouillé, mais davantage le jeu infini des reliances, articulations, interactions..., innombrables et le plus souvent insaisissables, des constituants qui tissent « *la réalité anthroposociale, dans sa micro-dimension (l'être*

individuel) et dans sa macro-dimension (l'ensemble planétaire de l'humanité) »³.

La complexité serait donc un *tissu*, au sens de ce qui est tissé ensemble : tissu d'événements, actions, interactions, rétroactions, déterminations, aléas, liens...

Traiter la complexité, la prendre en charge, ce serait alors, pour Morin, mettre de l'ordre dans ce qui se présente sous les traits apparents du fouillis, de l'inextricable, du désordre, de l'incertain, du contradictoire... Non pour simplifier – car le « simple » est justement, pour lui, le résultat du processus mutilant de la disjonction – mais pour rendre intelligible, accessible... Cela demande de désambiguïser, de clarifier, de distinguer, d'ordonner... mais sans, donc, disjoindre, simplifier, réduire, éliminer.

Faute de quoi on se condamne non à rendre plus clair, mais, au contraire, à occulter puisqu'on ne retient qu'une partie des constituants du complexe, puisqu'on isole des objets de leur environnement, on désintègre les ensembles et les totalités. C'est ce que fait trop souvent l'information confrontée à la contrainte de simplification.

On développe alors, dans ce cas, une « *intelligence aveugle* » qui, pour Morin, fait partie des limites – aux conséquences « tragiques », affirme-t-il – de l'esprit humain. C'est cet aveuglement aussi, pour l'auteur de *Terre-patrie*, qui engendre les « *maux contemporains* » : cécité aux problèmes généraux et mondiaux produits par l'hyperspécialisation et le cloisonnement des disciplines, étouffement de la vie par la bureaucratie, agressions du milieu vivant par une technique au service de la puissance.

L'info ? Une œuvre à produire sur-le-champ

L'ambition est-elle à la portée des journalistes ? Sous-question : relève-t-elle

seulement du cahier des charges de l'information ? Ou faut-il considérer, au contraire, que le statut de l'information journalistique et le fonctionnement du système médiatique lui-même font partie du problème plus que de la solution ?

On ne peut attendre du journalisme qu'il se substitue aux disciplines ou secteurs en charge de la diffusion des connaissances. Ce n'est pas sa nature. Nombre de journalistes qui couvrent l'actualité en conviennent, en quelque sorte, lorsqu'ils se retranchent derrière l'argument qu'ils n'ont pas pour mission d'expliquer, de *former* (les connaissances), mais d'*informer* : le journalisme, ce n'est pas la sociologie, ni l'histoire.

« *L'information, lorsqu'il s'agit d'actualité, rappelle utilement Jean-Marie Charon⁴, constitue par définition une saisie, à un moment donné, d'une situation, qui bien souvent a fait irruption soudainement, sans qu'on en saisisse toujours le sens profond et encore moins l'évolution possible. Or le journaliste doit parler, écrire, montrer, tout de suite, cette situation à laquelle il accède, le plus souvent, à partir d'un point de vue partiel.* »

Et on ne peut que se remémorer aussi les propos que consacre le sociologue Max Weber⁵ au travail des journalistes : « *Une œuvre journalistique réellement bonne exige au moins autant d'intelligence que n'importe quelle autre œuvre d'intellectuels, et trop souvent l'on oublie qu'il s'agit d'une œuvre à produire sur-le-champ, sur commande... dans des conditions de création qui sont totalement différentes de celles des autres intellectuels.* »

Le matériau de base, c'est la *nouvelle*, confirme le journaliste politique flamand Filip Rogiers, c'est-à-dire, au sens propre, ce qui n'était pas encore connu avant sa diffusion. En même temps, écrit-il⁶, « *le journalisme*

devrait consister à rendre compte de la réalité complexe des faits aussi correctement que possible ».

Dépasser les chimères de l'actualité

Faut-il en effet se résoudre à ce que soit exclue toute prise en compte, quand nécessaire, d'un regard sociologique ou historique dans des comptes-rendus informatifs ?

Le public, au moins une part significative de celui-ci, semble attendre des médias et des journalistes que ceux-ci décryptent pour lui un monde de plus en plus opaque, qu'ils mettent de l'ordre dans le chaos des événements, qu'ils donnent des clés de compréhension.

C'est du moins ce qui ressort des réactions, récoltées auprès de consommateurs réguliers d'information : on a les titres du jour en tête, on se dit informé, *au courant de l'essentiel*, suffisamment, en tout cas pour pouvoir parler de l'actualité au bureau le matin, au snack à midi ou à la maison en soirée. Mais si l'on creuse un peu, comme l'ont fait les enquêteurs de Denis Muzet, on se rend vite compte que les *média-consommateurs* sont bien en peine de dégager la signification, le contexte, les tenants et aboutissants des nouvelles dont ils se nourrissent: « *Derrière le flux tendu de l'info brute*, résume Denis Muzet, *il n'y a pas ou peu de sens. Juste le sentiment superficiel de savoir.* »⁷

Peut-on se satisfaire d'un tel relativisme ? Peut-on se résoudre au constat de la précarité intellectuelle et des limites d'une information journalistique qui, saisie dans des conditions de grande insécurité, serait vouée à être accidentelle plutôt que substantielle, apparence plutôt que matière, subie plutôt que choisie ? Et qui laisserait à d'autres instances le soin de compléter ou d'expliquer ?

C'est difficilement tenable pour des publics et des sociétés comme les nôtres, où la disponibilité, la puissance, le potentiel de moyens d'information omniprésents tendent à se substituer, comme le montre bien Mark Elchardus⁸, aux vecteurs de socialisation traditionnels en déclin.

Pour Jean-Marie Charon, qui a consacré un ouvrage des plus utiles à la question⁹, il n'y a pas de fatalité. Toutes les situations et événements sur lesquels travaillent les journalistes d'actualité ne sont pas d'une imprévisibilité telle qu'ils rendraient impossible un traitement *complexe*. Dans toute une série de situations *intermédiaires*, les journalistes et les rédactions peuvent agir – et agir – sur leur manière de travailler et de produire ; ils peuvent se redonner des moyens de véritablement penser l'actualité et son traitement, et de traduire ainsi leur responsabilité sociale et démocratique.

« *Si nous [les journalistes] pouvions, une fois plus souvent, aller au-delà des chimères (que nous créons souvent nous-mêmes) de l'actualité quotidienne, admet à cet égard Filip Rogiers, je pense que nous remplirions déjà mieux notre rôle de journalistes.* »

*Marc Sinnaeve, Professeur à l'IHECS

¹ Lire le volet précédent de ce dossier.

² Le Monde, « Edgar Morin. Le philosophe indiscipliné », Hors-série, 2010, 122 p.

³ Edgar MORIN, Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Seuil, coll. Points-essais n° 534, 2005 (édition originale 1990), pp. 20-21.

⁴ *Les journalistes et leur public : le grand malentendu*, 2007, Vuibert, p. 108.

⁵ Cité in Eveline PINTO, *Pour une analyse critique des médias. Le débat public en danger*, Le Croquant, 2007, p. 185.

⁶ « Krantenkop zonder Nieuws », in *De Morgen*, 4 septembre 2006.

⁷ Denis MUZET, *La mal info. Enquête sur des consommateurs de médias*, L'Aube, 2006, p. 67.

⁸ In *La démocratie mise en scène*, 2004, Editions Labor pour la version française, 191 p.

⁹ *Les journalistes et leur public : le grand malentendu*, 2007, Vuibert, 245 p.